Document généré le 2 juin 2025 17:06

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Les Robertson de Mashteuiatsh
Négociants en fourrures de père en fils

Josée Robertson et Élise Dubuc

Numéro 76, hiver 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI : https://id.erudit.org/iderudit/7302ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robertson, J. & Dubuc, É. (2004). Les Robertson de Mashteuiatsh : négociants en fourrures de père en fils. *Cap-aux-Diamants*, (76), 26–28.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES ROBERTSON DE MASHTEUIATSH

NÉGOCIANTS EN FOURRURES DE PÈRE EN FILS

PAR JOSÉE ROBERTSON ET ÉLISE DUBUC

La maison Robertson est née en 1898 sur les bords du lac Saint-Jean, dans la communauté aujourd'hui appelée Mashteuiatsh (anciennement Pointe-Bleue). Son histoire croise celle de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui exerçait alors un contrôle sur l'industrie de la fourrure au Canada. Fondée par Méridé Robertson (1875-1942), cette entreprise qui s'est consacrée au commerce de la fourrure brute et à sa transformation s'est perpétuée de père en fils jusqu'à aujourd'hui.

Le premier Robertson de cette lignée au Canada, James (v. 1815-1865), est arrivé d'Écosse en 1833. Travaillant d'abord comme explorateur pour le compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans la région sud du lac Mistassini, il épouse Véronique Verreault à Betsiamites et s'établit dans l'anse de Roberval, où il finit sa vie comme cultivateur. L'un de ses quatre enfants, Édouard dit «Ned» (1850-1932), s'installe dans la communauté de Mashteuiatsh, vers 1876. Comme son père, il sera cultivateur et travaillera également pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, au transport cette fois. Il parle la langue ilnue. Avec son épouse Emma Gagnon il eut huit enfants. Le quatrième, Méridé, qui épouse Lionide Girard, développe ses dons d'entrepreneur. Politicien pendant plus de 30 ans, il a exercé le métier de cultivateur auquel il ajoute celui de commerçant de fourrure, activité qu'il débute en 1895. Il fonde son entreprise en 1898. Il sera l'un des premiers éleveurs de visons et de renards. Les bêtes vivantes étaient vendues pour la reproduction. Il développera aussi des services de pourvoirie. Avec son fils Thommy (1901-1994), il met sur pied le club de chasse et pêche sous l'appellation Indian Fish & Game Territory - Robertson & Son qui sera en activité jusqu'en 1967. Les clients, en majorité

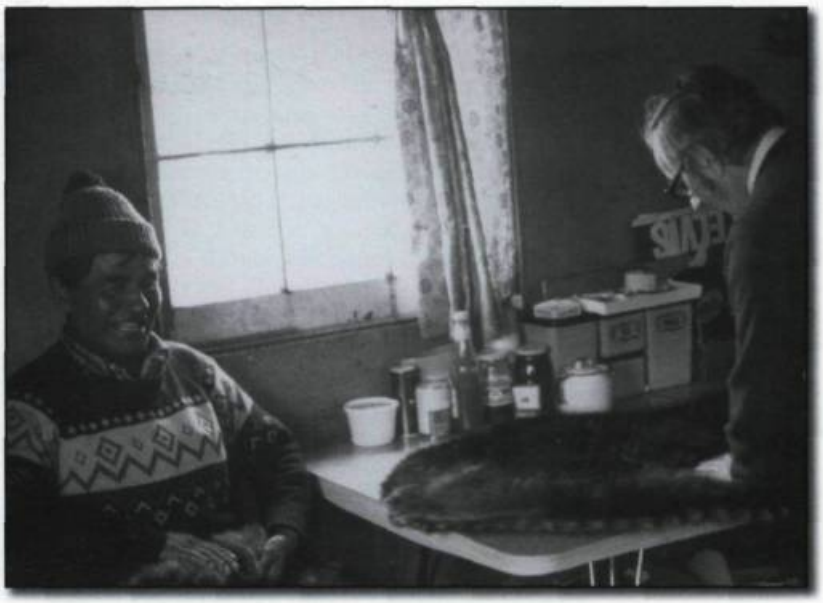
La maison familiale où Méridé a fondé son entreprise sous la raison sociale Fish & Game Territory - Robertson & Son est aujourd'hui transformée en centre d'interprétation de la fourrure. (Collection de la famille Robertson).

des Américains, étaient envoyés accompagnés de guides innus dans des camps que la famille possédait dans la région, avec nourriture et équipement, ou se voyaient offrir des expéditions plus lointaines, vers les lacs Chibougamau et Mistassini, les rivières Serpent, Péribonka et Chicoubiche, ou encore vers la baie James.

L'activité du commerce de la fourrure était la plus importante. Elle se déroulait à la maison familiale où un comptoir de traite avait été aménagé. À l'instar des magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson, on y vendait des marchandises variées : armes, farine, tabac, vêtements, équipements de trappage, etc. Les principaux fournisseurs de fourrure sont alors les trappeurs innus de la communauté, auxquels s'ajoutent des Cris de Mistassini et de Waswanipi, des Atikamekw de la Haute-Mauricie, des Hurons-Wendate de la région de Québec et quelques colons des environs. Lorsque Thommy atteint ses dix-huit ans, il fera l'élevage de renards et de visons avec son père (1919-1945). En 1922, il épouse Adrienne Paul de Mashteuiatsh. Le couple demeure dans la maison paternelle où une annexe est ajoutée, en 1927, permettant de consacrer une pièce aux activités commerciales de l'entreprise. Afin d'augmenter l'approvisionnement en matières premières, et sans doute éviter quelques intermédiaires, Thommy fait la tournée de fournisseurs plus éloignés. Il voyage en train de Chambord jusqu'à Québec, il visite les gardiens des clubs privés comme le Club Triton et Sumet. Il se rend, entre autres, au lac Édouard à Kiskissink, au lac Long, Rivière-à-Pierre et Saint-Raymond. Outre la Compagnie de la Baie d'Hudson qui possédait toujours son comptoir de fourrure dans la communauté et qui tentait de maintenir les prix les plus bas à l'achat, des entreprises comme celle des Robertson, ainsi que celles similaires d'autres négociants indépendants de la communauté ou de la proche région, offraient un marché compétitif à la hausse. Le fait sera avéré dans d'autres communautés, notamment à Betsiamites.

UNE ENTREPRISE DE TRANSFORMATION

Achetées brutes, les fourrures étaient scrupuleusement classées par qualité et expédiées pour être vendues aux maisons d'encan comme la Canadian Fur Auctions Sales à Montréal, la Western Canadian Fur à Vancouver et la Sodark à Winnipeg, marchés où la Compagnie de la Baie d'Hudson demeure active. Elles étaient parfois vendues à des manufacturiers à Montréal. Les Robertson avaient également comme clients Holt Renfrew et Dominion Furs et vendaient sur les marchés de New York, Paris et Bruxelles. Quelques peaux étaient vendues directement à des particuliers. À la fin des années 1960, l'entreprise met fin aux activités de pourvoirie et se concentre sur le négoce de la fourrure. Aussi, Thommy et son épouse, Adrienne Paul, transforment le comptoir de marchandises en magasin d'artisanat. Ils fabriqueront des poupées avec des queues de renard, autres fourrures et cuir perlé qu'ils vendront aux touristes de passage dans la communauté. Leur fils aîné, René (né en 1926), qui reprendra le commerce, s'était déjà joint à son père depuis de nombreuses années. À partir de 1944, Thommy avait dû réduire ses activités pour des ennuis de santé. René, le seul de sa génération qui se sera intéressé à la fourrure, s'était alors chargé de la tournée des trappeurs et des fournisseurs éloignés.



René Robertson vérifiant la qualité d'une peau offerte par un trappeur non identifié. (Collection de la famille Robertson).

De plus en plus engagé dans l'entreprise familiale, René développera le secteur de la transformation. En 1956, il épousa Jeanne d'Arc Connolly. Ensemble, une fois leurs enfants assez grands, ils ouvriront un commerce de transformation de la fourrure, en 1970, au sous-sol de leur maison, à quelques pas de celle de Thommy. Une partie des peaux qui sont alors expédiées à la tannerie reviennent pour être transformées en vêtements de toutes sortes. Le couple fabriquera des chapeaux, des accessoires de fourrure et des manteaux. Dans les années 1980 et 1990, le marché de la fourrure brute étant moins rentable, les activités de transformation prirent encore plus d'importance. En 1977, René et Jeanne-d'Arc agrandiront l'espace de production du sous-sol par la construction d'un atelier annexé à la maison. Le service à la clientèle est également diversifié. Une salle

d'exposition est aménagée et, en 1989, l'entreprise se dote d'une voûte réfrigérée pour l'entreposage estival de plus d'un millier de manteaux de fourrure. Jeanne d'Arc décèdera en septembre 1997. Peu de temps après, l'entreprise passera aux mains de la génération suivante. Aujourd'hui âgé de 77 ans, René a pris sa retraite. Il achète encore occasionnellement des peaux et s'affaire également au classement de ces dernières pour l'envoi sur le marché des ventes.

CONTRE VENTS ET TEMPÊTES

Le boycott de la fourrure, dans les années 1980, a durement touché le marché. Pour René, des personnalités comme Brigitte Bardot et des organismes comme Green Peace et les écologistes ne se rendent pas compte de tout le tort qu'ils causent aux populations autochtones et canadiennes qui vivent de la trappe. De plus, les réglementations de la trappe font que la fourrure est aujourd'hui prélevée trop hâtivement. Le fait que les peaux soient prises trop tôt diminue la quantité de peaux de qualité sur le marché. Il y a vingt ans, le trappage commençait le 1er novembre. Aujourd'hui, dans certaines régions, il commence le 18 octobre. Aussi, la température est plus clémente et la forêt s'éloigne vers le Nord. Avec les coupes à blanc, elle est détruite même en haut du 50e parallèle. Voilà autant de facteurs qui affectent la qualité des peaux et qui rendent le commerce plus difficile.

René Robertson achetant un lot de fourrures. (Collection de la famille Robertson).

Néanmoins, l'entreprise familiale continue à fonctionner. Édouard (né en 1957), le fils de René, s'est joint à son père, en 1995. Puis, en 1996, il prenait les rênes de Robertson Fourrure. Il a ajouté à l'entreprise un autre créneau, celui de la confection de vêtements de cuir et d'agneau. La maison emploie une quinzaine de personnes au plus fort de la saison de fabrication.

Dans un autre domaine, mais reflétant en cela l'évolution du temps et ce qui passe dans la mémoire, l'entreprise familiale devient musée. À peine un an après le décès de son père, Thommy, René entreprend la création d'un centre d'interprétation de la fourrure. En 1995, muséographe autodidacte, il transforme la maison paternelle alors désertée en salles d'exposition. Recréant le comptoir de traite d'antan, il y montre l'histoire du commerce familial. Le Musée amérindien de Mashteuiatsh qui se trouve au centre de la communauté embrasse l'histoire d'un peuple, celle des Pekuakamiulnuatsh (les Ilnus du Lac-Saint-Jean). Le centre d'interprétation s'attache quant à lui à une industrie, celle de la fourrure. Dans un effort pour contrer les publicités négatives sur les techniques de chasse et de trappe et la réprobation internationale, notamment celle des Français, René est poussé par le besoin d'expliquer les nouvelles techniques de piégeage. Il montre comment, répondant à l'évolution des sensibilités, les pièges qui blessaient d'abord les bêtes et les laissaient lentement agoniser furent remplacés par d'autres, qui tuent instantanément leurs victimes. Dans le musée, animaux naturalisés, fourrures de toutes sortes et informations sur les techniques de fabrication tendent à mettre en valeur le travail de transformation des peaux qui se fait encore à quelques portes de là. ◆

Josée Robertson possède une maîtrise en enseignement. Elle enseigne à l'École Amishk dans la communauté de Mashteuiatsh.

Élise Dubuc possède un doctorat en anthropologie. Elle est chercheure postdoctorale attachée au CELAT de l'Université Laval.

Les informations historiques ont été colligées par Josée Robertson à partir des souvenirs de son père et d'une recherche sur l'histoire du commerce familial réalisée par Jacques Frenette pour Parcs Canada.